Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 12

Artikel: Lo Dzodzet et lo vegnolan
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187646

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

moment de la crise cotonnière, la *Veuve du Messie*, le *Calvaire*, la *Mort de Mgr Sibour*, etc.

M. Fayet ajoute, qu'ayant eu l'occasion de lui faire des observations à la suite de certains cancans, comme il s'en produit si souvent dans les petites localités, elle le remercia de ses conseils, promit d'en être toujours reconnaissante et lui dédia ces vers :

Quand, lasse de la vie et déjà sans courage,
J'abandonnais ma barque aux caprices des flots,
Quand je voyais la mort au milieu du voyage
Et que tombaient mes vers, comme pendant l'orage
S'effeuillent les jeunes ramaux,

Vous avez eu pour moi quelques mots d'espérance,
Et vous avez compris que, dans les nuits parfois,
Le poète, troublé par quelque songe immense,
Laisse parler son rêve et met sans défiance
Son âme entière dans sa voix.

Merci, j'*aurai toujours* pour vous un chant de lyre,
Une prière au ciel, soit que les ouragans,
Sur de *lointaines mers* balancent mon navire,
Soit qu'il vogue paisible au souffle du zéphire,
Un reflet d'azur à ses flancs.

Louise Michel était alors âgée de 20 ans.

Tels étaient les sentiments, les idées, ou si l'on veut les imaginations qu'elle manifesta jusque vers 1870. On se demande en vain comment cette femme-poète, reconnue alors absolument irréprochable au triple point de vue de la morale, de la religion et de la société, a pu devenir, même après huit ans d'exil et de réflexion à Nouméa, l'impie, la farouche intransigeante qui fait tant parler d'elle aujourd'hui.

— Nous reproduisons, d'après le *Gaulois*, quelques fragements d'un charmant monologue : *Le cheval*, par Pirouette, édité par la maison Paul Ollendorf, de Paris. Les illustrations de l'ouvrage dont ce morceau est tiré sont, dit-on, de petits chefs-d'œuvre d'humour.

« Le cheval a vraiment du bon... quand il ne vous flanque pas par terre. On est haut placé sur la noble bête ; on domine.

Vous ne m'avez jamais vu à cheval? Eh bien! il faut voir ça. Je monte très bien, ça m'a coûté assez cher... dix ans de leçons. Je ne sais rien, mais je peux me permettre de vous donner quelques conseils.

J'ai un nom connu, je m'appelle Chiron.

Le cheval, c'est mon dada.

J'en peux réciter toute l'anatomie. J'ai même fait un ouvrage contenant l'histoire de tous les os et de tous les nerfs du cheval, que j'ai appelé : la *Chevalatomie*.

Quand vous sortez, si votre cheval cabriole, ne faites pas une figure d'enterrement qui provoque le rire des imbéciles à pied.

Esquissez un sourire — un peu pâle, si vous voulez, — mais un sourire ; moi, je souris, c'est ma méthode. Et si une réaction, infâme comme toutes les réactions, vous envoie piquer une tête, tombez avec grâce comme le lutteur antique.

Ne prenez pas les crins, ou n'embrassez pas avec un immense amour le col du cheval ; surtout (ne vous cramponnez pas comme un singe), dégringolez, c'est plus naturel, en souriant toujours ! — Moi, je dégringole.

Si la poussière vous balaie le visage et qu'un grain reste dans votre œil, fermez-le comme ça ; moi, je le ferme, et continuez votre promenade avec un seul œil ouvert — sans vous faire souffler dedans par votre ami à cheval à côté de vous. Comme groupe équestre, ce serait déplorable ; c'est déjà laid à pied !

Si un autre grain entre dans l'autre œil, fermez les deux yeux ; moi, je les ferme.

Quand votre cheval est lancé au galop, vous pourrez crier : « Maman ! » ça ne l'arrête pas. Suivez-le (dessus) et attendez les événements sans grimaces. Moi, j'attends les événements sans grimaces.

Si vous perdez vos étriers, en cherchant à les rattraper ne vous servez pas de vos jambes comme de rames ; vous n'êtes pas en bateau ; ce n'est pas parce que votre cheval envoie de la fumée par les deux naseaux qu'il faut le prendre pour un bateau à vapeur.

Respirez librement et détendez-vous. Si vous êtes marié, ne pensez pas à votre belle-mère, vous ne pourriez pas suivre mon conseil ; — moi, je suis garçon. Je puis me détendre.

Lorsque votre cheval relève la tête, comme les coursiers du Parthénon ou le peuple opprimé, ne le flattez pas, comme le ferait un pamphlétaire ; baissez les rênes de brides jusqu'à ce que le cheval n'encense plus, surtout ne l'appelez pas enfant de chœur.

Ne posez pas à cheval. Vous pourriez être par terre avant la pose. — On pose et le cheval vous dépose.

En trottant à la française, vous pilez du poivre. Ne songez pas aux rougeurs qui décorent votre assiette. Il vaut mieux rougir par là quand on est Français et patriote.

Quand vous avez à franchir un obstacle, ne faites pas des efforts à vous en faire sortir les yeux de la tête. Vos yeux passeraient d'abord par-dessus l'obstacle et vous n'auriez plus rien pour diriger votre monture.

Parlez à votre cheval. Entretenez-vous avec lui. Le cheval adore la conversation. C'est très intelligent un cheval, ça comprend mieux qu'un concierge !

Dans les bois, racontez-lui vos amours, ça l'intéressera ; tâchez de les lui dire en anglais, si vous pouvez. Le cheval aime beaucoup l'anglais. Dites-lui des mots anglais. On ne sait pas pourquoi, mais il aime beaucoup l'anglais. »

Lo Dzozet et lo vegnolan.

Dè tot teimps lè dzeins dâo vegnoublio ont passâ po dâi crâno citoyeins, amis dè la libertâ. Lâi a surtot clliâo d'on certain veladzo à man gautse quand on va du St-Surpi ein Etalie, que sont dâi crâno gaillâ, po cein que lè vilhio dâi z'autro iadzo ont fé fabrequâ à n'on ferblantier on Gueyaumo Tè ein fer blianc, qu'ein crossè se n'arbéletta, et que tirè la pomma bovarda su la téta dè son bouébo. L'ont fé mettrè tot cein su on publio, tot proutso de l'église, et quand lè dzeins dâo veladzo passont perquie, n'ousont pas dè main què d'étrè dâi bons patriotes.

Ora, avoué cein que sont dâi rudo lulus, l'ont dâi vegnès que lâo baillont dâo 75 ti lè z'ans et qu'est dâo goût dâi Fribordzâi que vignont lâi férè reimpliâ lâo bossatons. Yon dè clliâo confédérés que vegnâi totè lè z'annâïès tserdzi tsi ion dâi pe gros vegnolans dè cé veladzo, n'étai perein conteint dè li, kâ lo vin que l'einmenâvè ne vaillessâi pas cé que l'agottâve. L'inguenôt, que n'avâi pas fauta d'allâ à confesse, brouillivè son vin ; et ma fâi cein ne fasâi pas lo compto dâo Dzozet; assebin lo derrâi iadzo que lâi est venu, l'a prâo fé vairè que sè démaufiâvè.

Quand l'ont z'u agottâ à ti lè légrefasse, et que lo citoyein dè pè lo canton de Fribor a z'u choisi lo vin que volliâvè, lo tenolier arrevà po mettrè la grossa boâite; mâ âo momeint iô la vâo betâ âo gros bosset, lo vegnolan einvitè sa pratiqua po allâ tsi son cousin, à l'autro bet dâo veladzo, agottâ on verro dè sarvagnin que l'avâi reçu lo dzo dévant. Tandi que lâi allâvont, lo tenolier, qu'avâi reçu dâi z'oodrès, tirè dâo penatset que met dein lo bossaton âo Fribordzâi, et lo bondenè bin adrâi.

Ein revegneint dè tsi lo cousin, lè dou coo passont vâi lo publio dè coumon, et lo vegnolan fâ à son compagnon, ein lâi montreint Gueyaumo-Tè :

— Sédè-vo que l'est què cein ?

L'autro que sè démaufiâvè dè cein qu'étâi arrevà pè la câva tandi que l'étiont vïa, et qu'étâi on pou grindzo, lâi répond :

— Cein ! l'est on gros què tirè su on petit; et parait que dè noutron teimps la mouda 'na pas tsandzi, kâ lè grossès courtenès ne sè font pas concheince dè trompâ et dè profitâ dâi petitès dzeins.

Lo vegnolan sè moze lo bet dè la leinga, ka l'a comprâi la remotchâ ; et du adon lo Dzozet n'est jamé revenu lâi atsetâ dâo vin.

Hector et Achille.

III

La réponse n'arriva que quatre jours après.

« Chère amie,

» Tout vient à point à qui sait attendre, dit la sagesse des nations. Il nous était impossible de contenter tout de suite votre curiosité. « Si nos nobles époux étaient » aussi vains de leur particule » que vous le supposez, ils ne nous auraient pas plu, et vice versa. Le *de* tient à si peu, vaut si peu, que bien sot est celui qui en tire vanité. Nous considérons ce que vous dites à ce sujet comme une plaisanterie sans valeur et sans fondement. Qu'il n'en soit plus parlé, s. v. p.

» Au lieu de répondre à toutes vos questions sur les personnes de nos fiancés, nous trouvons plus simple de vous envoyer une photographie contenant leurs deux portraits.

» Nos futurs, inséparables dès avant leur naissance, ont voulu poser ensemble. Leur costume vous choquera peut-être, mais il nous rappelle de délicieux souvenirs, c'est ainsi que nous les avons vus pour la première fois un jour de mi-carême; c'est parés de ces atours qui rehaussent si bien leurs charmes, que nous les avons distingués caracolant sous nos fenêtres, au milieu d'une brillante cavalcade organisée au profit des pauvres.

» Ce jour-là, ils nous ont remarquées aussi pour la pre mière fois. Nous avons, comme tout le monde, suivi la fête en coupant à travers les rues transversales, pour la revoir à chacun des points principaux où elle devait passer.

» Chaque fois nos regards ne cessaient de se rencontrer et de se détourner pour se chercher encore.

— Eh! eh ! dit Albert, ça chauffait ! Mais, continua-t-il sans quitter la photographie des yeux, c'est renversant.

— Incroyable ! fit Adolphine répondant à la pensée de son mari.

» Nous rentrâmes au logis, reprit-elle, toutes bouleversées, ressentant au cœur une joie mêlée d'un trouble inexprimable. Il nous semblait que nous n'étions plus seules au monde, et cependant nous éprouvions une inquiétude que nous ne pouvions parvenir à dissiper. O Adolphine! vous aussi, vous avez passé par là; nous vous laisserons lire le reste dans vos propres souvenirs.

» Huit jours après, nous reçûmes la visite d'une dame de nos connaissances : c'était leur tante ! Le reste ne se devine-t-il point et est-il nécessaire de vous l'écrire ?

» Voici maintenant pour satisfaire à vos autres demandes. Le futur de Cécile s'appelle Hector, c'est le plus grand ; celui d'Agathe, qui n'atteint pas à beaucoup près la taille de l'autre, se nomme Achille.

» Leur patrie est Cany-en-Caux (six lieues de Fécamp), où ces noms propres sont aussi communs que ceux de Pierre et de Jaques en d'autres pays. Ils habitent une belle propriété aux environs; mais après les noces nous irons demeurer à Paris, et nous ne viendrons à la campagne que pendant l'été.

— En voilà des diablesses qui ont de la chance.

— J'en réponds.

» Permettez-nous de garder encore le secret sur leur nom de famille, le moment de vous le révéler viendra sans doute bientôt, mais on ne sait jamais ce qui peut arriver !

» Hector s'occupe de pisciculture, Achille d'astronomie. Ils sont d'une des meilleures familles du pays, et ont des manières très distinguées.

» Quoique le jour du mariage ne soit pas encore fixé, nous sommes accablées d'occupations. Au revoir.

» Mille baisers. » CÉCILE, AGATE. »

— Quelle est ton opinion, ma chère ?

— Je n'en reviens pas.

— Mais ils sont horriblement laids, ces foudroyants vainqueurs; est-il possible de tomber amoureux de cela à première vue.

— Le cœur humain, et surtout le cœur féminin a de ces mystères.

— Quels Cafres !... Et puis, regarde donc : un nain et un géant !

— Ils sont ridicules !

— On dirait deux conscrits au port du soldat sans armes, l'un apprenti tambour-major, l'autre aspirant piou-piou !

— Et leurs houppelandes ?

— Ils ont l'air d'être en peignoirs, comme s'ils sortaient du bain. Mais c'est impayable! Et ce sont deux jumeaux ?

— Assurément, j'aurais cru meilleur goût à ces demoiselles.

— Parbleu ! elles les épousent pour leur fortune et pour leur *de*.

— Je commence à le croire.

— Ils en verront de rudes ceux-là, s'ils viennent habiter Paris escortés de deux jolies femmes.

— Tiens ! il y a en travers de la lettre une ligne que je n'avais pas vue :

« Nous espérons bien, chère Adolphine, qu'en échange du portrait de nos époux vous allez nous envoyer celu de M. La Bernardière. »

— Hé ! certainement ! fit Albert flatté, envoie-le leur.

— Mais, mon ami, je trouve que celui que tu viens de faire tirer est passablement manqué, il vaut mieux